

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

REVUE
DE L'ORIENT,
DE
L'ALGÉRIE ET DES COLONIES.

VI.

Paris. — Imp. de POMMERET et MOREAU, 42, rue Vavin.

REVUE
DE L'ORIENT

DE

L'ALGÉRIE ET DES COLONIES

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE DE FRANCE.

Recueil consacré à l'étude

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE, DES VOYAGES, DE LA LITTÉRATURE,
DES SCIENCES, DE LA COLONISATION, DE L'AGRICULTURE,
DU COMMERCE, DES RELIGIONS, DES MOEURS ET COUTUMES DES PEUPLES,
DES DIVERSES CONTRÉES DE L'ORIENT, ETC.

RÉDIGÉ

AVEC LE CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE

ET AVEC LA COLLABORATION

De Membres de l'Institut, d'Orientalistes, de Consuls et de Voyageurs.

NOUVELLE SÉRIE.
TOME SIXIÈME.

PARIS,
JUST ROUVIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
20, rue de l'École-de-Médecine.

—
1857



HARIRI

SA VIE ET SES ÉCRITS.

[Les séances de HARIRI avec un commentaire choisi par M. SYLVESTRE DE SACY. Deuxième édition, revue sur les manuscrits et augmentée d'un choix de notes historiques et explicatives en français, par MM. REINAUD et DERENBOURG. Paris, 1847-1855; deux volumes in-4°.]

I.

Les Maures du dixième et du onzième siècle damasquinaient leurs palais comme leurs cimenterres et leurs dagues. Voyez l'Alhambra de Grenade. Il n'y a pas là un pouce de mur où le ciseau n'ait buriné un emblème, découpé une guipure, évidé une acanthe, guilloché quelque tresse ou quelque palme. Les lambris ruissellent de perles et d'astragales; les arcs en plein cintre regorgent de guirlandes; les frises pullulent d'entrelacs et d'inscriptions; les pavés de mosaïque miroitent comme de l'émail. Ce ne sont pas des hommes, mais des *djinns* qui ont donné l'être à ces fantastiques demeures. Ils ont filé la pierre comme on file la soie: ils l'ont tissée au métier comme on tisse une étoffe; ils l'ont brodée à l'aiguille comme un brocard; ils l'ont garnie de franges et de dentelles que le temps ne peut user. Cependant, cette exubérance de richesses ornementales ne nuit en rien à l'effet et à la beauté de l'ensemble. Telle est la gentillesse des arabesques sculptées par la main des génies, que, loin d'alourdir l'édifice, elles lui donnent une légèreté aérienne, si bien qu'il semble à peine toucher la terre de la pointe de ses frêles colonnettes; et que quand le vent se joue sous les portiques, on croit voir frissonner à son souffle les rinceaux des corniches et les festons des piliers.

Il est des livres qui rappellent l'Alhambra par le soin que le poète a mis à en polir les moindres détails, à en parer de fleurs les moindres parties. Ces livres-là sont de vrais édifices par la forme et par la durée, et leurs auteurs de véritables architectes qui peuvent s'écrier avec le lyrique latin :

Exegi monumentum ære perennius.

On l'a dit souvent : les ouvrages d'imagination ne se sauvent que par la forme ; c'est la forme qui les fait surnager sur les flots dévorants du fleuve d'oubli. Combien n'avons-nous pas vu de romans à grand spectacle, en cinq ou six volumes, s'engloutir misérablement dans le torrent, après avoir quelque temps amusé les badauds par le jeu compliqué de leur machine à haute pression, et par l'engrenage multiple de leurs rouages ? En revanche, de courts récits, avec peu d'invention, mais beaucoup de style, ont traversé les siècles pour venir jusqu'à nous et passeront de même à la postérité la plus reculée. Qu'y a-t-il de plus simple que les contes de Boccace et les fables de la Fontaine ? Le fond en est tiré d'autres auteurs plus anciens ; Boccace a copié les Trouvères ; la Fontaine a imité Esope. Cependant ces copies, ces imitations ne cesseront jamais d'être admirées, car la forme dont elles sont revêtues leur donne une valeur artistique qui ne pourra qu'augmenter avec les années. Le même éloge s'applique avec non moins de justesse aux petits poèmes de Hariri ; le sujet en est souvent futile ; la donnée n'en était pas neuve quand ils furent composés, mais la forme en est irréprochable ; l'exécution des détails est d'une perfection sans pareille ; de là vient que le livre de Hariri vivra autant que la langue dans laquelle il est écrit.

C'est à bon droit que les Arabes sont fiers de leur langue, de cette langue qui est aujourd'hui telle qu'elle était du temps de Hariri ; qui était du temps de Hariri, telle qu'elle était du temps de Mahomet, et qui du temps de Mahomet était probablement telle que du temps de Moïse et d'Abraham. Une langue devant qui tout change et qui ne change pas ! une langue dont les mots sont plus solides que le bronze et le marbre, et sur lesquels ni les hommes, ni les âges ne peuvent rien ! Une langue qui a vu, sans sourciller, périr les nations, s'écrouler les empires, passer les civilisations, les cultes, les lois ; qui a assisté, tranquille spectatrice, à la chute de Babylone, de Memphis, de Carthage et de Rome, et qui est encore debout ! Elle verra tomber Paris, Londres et toutes nos capitales modernes et elle ne tombera pas ! Le temps a pu broyer à belles dents Thèbes et Ninive, mais il n'a pu altérer l'idiome de l'Yémen ; il n'en a pas éraillé un vocable, pas écorné un élif. Tandis que nos langues européennes, filles décrépites du sanscrit, toussent à chaque syllabe, bronchent à chaque virgule, et ne peuvent marcher qu'appuyées sur le grec et le latin leurs éternelles béquilles ; tandis qu'elles se transforment tous les trois cents ans, au point de devenir méconnaissables et inin-

elligibles pour ceux mêmes qui les parlent, la langue arabe, doucement assise sur ses racines trilittères, comme sur des trépieds d'or, brille d'une jeunesse immortelle, d'une beauté inflétrissable, pareille à l'odalisque d'Ingres sur son divan de velours; toujours fraîche, toujours vive et radieuse, sans une ride au front, sans une peine au cœur! Elle brave les caprices de la mode et nargue Saturne et sa faux.

Aussi les Arabes, à l'époque de leur puissance, faisaient-ils de leur langue une étude spéciale, assidue, approfondie; ils la considéraient comme la connaissance la plus essentielle, comme la plus utile et la plus féconde des sciences. Ils avaient des académies où l'on passait au creuset de l'analyse toutes les richesses du dictionnaire, où l'on parfilait et laminait l'or des locutions, où l'on alambiquait la signification des mots de manière à en extraire la quintessence. Les recherches étymologiques et grammaticales furent poussées aussi loin qu'elles pouvaient l'être par ces infatigables pionniers de la philologie; ils firent pénétrer l'air et la lumière dans les recoins les plus obscurs du dédale du langage, et leurs travaux, vrais modèles de critique et de sagacité philosophique, n'ont été surpassés que de nos jours par les Allemands, par les Grimm, les Bopp, les Pott, et autres immortels fondateurs de la PHILOGIE COMPARÉE qui est la *scienza nuova* de notre époque.

On qualifie ordinairement Hariri de romancier ou de poète; son véritable caractère est celui de profond philologue et d'ouvrier éminent dans l'art d'écrire; c'est un linguiste comme le fut Rabelais chez nous; les Macames sont un trésor de beau langage, absolument comme les écrits du joyeux curé de Meudon. Les Macames doivent faire la lecture habituelle de quiconque veut s'initier à tous les secrets de la langue arabe, comme Pantagruel et Gargantua doivent être sans cesse médités par qui veut s'approprier toutes les ressources, s'assimiler toutes les magnificences, toutes les finesses du parler français. Hariri a incrusté dans ses séances, comme des pierreries dans un diadème, tous les idiotismes, tous les proverbes, tous les tours heureux épars dans les ouvrages de ses devanciers. Son livre tient lieu aux Arabes de Dictionnaire des synonymes, de Traité de rhétorique et d'éloquence; c'est leur Encyclopédie. On l'explique dans les écoles, on le lit dans les assemblées, on le cite à tout propos; c'est, après le Coran, le livre qui a été le plus commenté et le plus étudié par les sectateurs de l'islâm.

La partie narrative des *Séances* est écrite en prose rimée (kelâm mesdja), genre de style qui est commun à la plupart

des nations de l'Orient. On en trouve les premières traces dans les livres sacrés des Hébreux, surtout dans les prophéties d'Isaïe et de Jérémie, où les assonnances et les jeux de mots abondent. Nous ne possédons pas l'original syriaque de l'Évangile de saint Matthieu ; mais, à en juger par la traduction grecque que nous en avons, il devait foisonner de paréchèses que le traducteur grec s'est efforcé de reproduire autant que possible dans sa version. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, la plupart des sentences du chap. XXIII sont rimées :

- 1° Οστις δὲ ἰψώσει ἑαυτὸν, ταπεινωθήσεται,
καὶ ὅστις ταπεινώσει ἑαυτὸν ἰψωθήσεται.
- 2° (Οἱ Φαρισαῖοι) φιλοῦσι τὰς πρωτοκαθιδρίας ἐν ταῖς συναγωγαῖς
καὶ τοὺς ἀσπασμούς ἐν ταῖς ἀγοραῖς.
- 3° Ὁ ὄμβρας ἐν τῷ ουρανῷ ἄρνυι ἐν τῷ θρόνῳ τοῦ Θεοῦ,
καὶ ἐν τῷ καθήμενῳ ἐπάνω αὐτοῦ.
- 4° Εἰ ἡμεθα ἐν ταῖς ἡμέραις τῶν πατέρων ἡμῶν
οὐκ ἂν ἡμεθα κοινωνοὶ αὐτῶν
ἐν τῷ αἵματι τῶν προφητῶν, etc., etc.

Le peuple aime la rime ; presque tous les proverbes, qui sont les apophthegmes du peuple, se composent de deux propositions consonnantes. Les romanciers qui mettent des proverbes dans la bouche de leurs personnages les font parler en prose rimée. Les conseils de Sancho Pança à son maître Don Quichotte sont formulés en ce que les Arabes appellent *kelâm mesdja*. L'honnête Franklin a mis du *mesdja* dans son conte du BONHOMME RICHARD ; on y trouve plus d'un passage comme celui-ci : *Early to bed and early to rise, — makes a man healthy wealthy and wise. — There are no gains — without pains ; — Then help hands — for I have no lands. — Plough deep — while sluggards sleep — and you shall have corn to sell and to keep... — Etc.*

Voilà sous quelle forme se produit ordinairement la sagesse des nations. La rime est comme une vis qui rive indissolublement dans notre esprit les idées exprimées par la parole. Elle sied merveilleusement bien aux dictons populaires, aux maximes morales ; de là vient que les Arabes, dont le ton, dans leurs livres, est constamment didactique et sententieux, font de la rime un usage si fréquent. La rime, c'est l'éperon qui tient sans cesse en éveil le coursier de la pensée ; c'est l'agrafe d'or qui fixe sur notre poitrine les conseils des sages et des poètes.

« La rime, a dit un savant écrivain ¹, marque les temps de la

(¹) M. Le Fèvre Deumier, *les Vesperes de l'abbaye du Val*, Prose, pag. 531-33.

pensée... Elle a surtout cela d'admirable qu'elle complète et qu'elle entraîne ; des échos involontaires s'éveillent dans vos phrases ; l'identité des sons accuse la parenté des idées. Des idées sœurs appellent forcément des ressemblances d'expressions : la fraternité des expressions est marquée par la fraternité des consonnances. Au lieu d'être une gêne, la rime devient un auxiliaire... On l'accuse d'établir dans les idées un parallélisme ridicule, une symétrie contre nature... Que ceux qui sont capables de réfléchir veuillent bien se livrer un instant à cet exercice ! ils avoueront bientôt qu'il n'y a rien de plus naturel que ce qui semble si peu l'être. Cette symétrie, vous êtes obligé de l'observer en tout, dans l'alignement de vos maisons, dans l'arrangement de vos statues, de vos tableaux, de vos meubles ; dans les plantations de vos parterres, dans le tracé de vos sillons. Pourquoi ne l'observeriez-vous pas dans vos discours ? »

La magnifique édition des *Macames*, que M. Hachette vient de publier par les soins de MM. Reinaud et Derembourg, est une véritable bonne fortune pour les amateurs de littérature arabe. La première édition française donnée par l'illustre Sylvestre de Sacy étant épuisée, il fallait en faire une nouvelle supérieure, s'il se pouvait, à son aînée. Hâtons-nous de dire que ce programme a été rempli à bien des égards : le *Hariri* de M. Hachette est d'un format commode et élégant ; l'impression est d'une netteté parfaite ; le papier est solide et corsé. Les *Séances de Hariri*, sous la forme attrayante dont M. Hachette les a revêtues constituent un véritable livre de luxe digne d'être offert aux souverains de l'Orient comme présent diplomatique. Nous sommes persuadé que rien ne serait plus propre à donner aux princes musulmans une haute idée de notre savoir et de notre industrie que cette belle reproduction typographique d'un des chefs-d'œuvre de leur littérature. — Passons maintenant du contenu au contenu.

Les trois premières livraisons renferment le texte des *Macames*, accompagné du commentaire choisi par M. Sylvestre de Sacy ; la quatrième est consacrée aux notes françaises, et à une notice très-développée sur la vie et les écrits du poète arabe. Cette notice, rédigée par MM. Reinaud et Derembourg, sur les sources originales et en grande partie d'après des documents inédits existant à la bibliothèque impériale des manuscrits, est certainement le travail le plus complet qui ait encore paru sur *Hariri* et sur son temps. L'analyse succincte que nous allons essayer d'en donner suffira, malgré sa brièveté, pour faire juger de l'importance de ce travail. C'est *Hariri* raconté par ses contemporains, et surtout par lui-même, car ses écrits abondent en

traits relatifs aux différentes phases de sa carrière et en peintures fidèles des usages de son siècle.

Hariri naquit à Bassora, l'an 446 de l'hégire (1054 ou 1055 de notre ère). Le nom qu'il reçut à sa naissance ou au moment de la circoncision était Cassem. Le mot Hariri signifie *ouvrier en soie (soyer)*, ou *marchand de soie*. Il paraît que le père de notre poète avait exercé l'une ou l'autre de ces deux professions. Les habitants de Bassora désignèrent le fils par le métier du père, et le nom de Hariri lui resta. Les Italiens ont procédé de même à l'égard de quelques-uns de leurs peintres les plus distingués, qui s'appellent encore *le fils du teinturier* (Tintoretto) ; *le fils du tailleur* (Andrea del Sarto) ; *le fils du faiseur de guirlandes* (Ghirlandajo).

Hariri reçut une éducation libérale ; il apprit tout ce qu'on enseignait dans les écoles arabes ¹. Quant aux études proprement dites, elles avaient lieu à la grande mosquée ; les élèves se rendaient sous un des portiques, et le professeur enseignait, adossé contre une colonne ou contre un mur. C'est ainsi qu'en Grèce, Socrate entretenait ses élèves dans les bosquets de l'Ilissus, Platon à l'Académie ou au cap Sunium, et Zénon sous la stoa d'Athènes. Heureux pays, heureux climats, où l'on n'était pas obligé d'aller chercher les lumières dans des salles ténébreuses, qui ressemblent plus à des cavernes qu'à des écoles !

A l'époque où Hariri fit ses études, la ville de Bassora conservait encore quelques restes de son ancienne splendeur. Il a tracé dans sa dernière Macame une esquisse de l'aspect que présentait alors cette ville célèbre, exclusivement occupée de commerce et d'études littéraires.

« Ses lumières jamais n'étaient d'ombre offusquées.
Les flambeaux de l'esprit brillaient dans ses mosquées ;
Ses fontaines étaient des sources de savoir ;
Et comme les troupeaux courent à l'abreuvoir,
Des gens de tous pays et de toutes naissances
Y venaient étancher leur soif de connaissances.
Les voutes résonnaient du doux bruit des Sélams ;
Les parchemins criaient sous le bec des calams !
Tous ceux qui de talent pouvaient donner un gage,
Cueillaient dans ses jardins les fleurs du beau langage ;
Moissonnaient dans ses champs des gerbes d'heureux tours,
Et pêchaient dans ses eaux les perles du discours.

« Jamais le culte impur du feu — n'y vint arborer ses sym-

¹ Voy. l'*Introduction*, de MM. Reinaud et Derenbourg, page 4.

« boles. — Les habitants de ce beau lieu, — ennemis jurés des
« idoles, — n'adoraient d'autre dieu que Dieu. — Bassora four-
« millait d'écoles, — de palmiers aux verts éventails, — de vastes
« caravansérails, — de glorieuses métropoles. — On y rencontrait
« par milliers — les chameaux et les chameliers, — les chevaux
« et les cavaliers, — les bateaux et les bateliers, — les bergers
« avec leur houlette, — les archers avec l'arbalète, — les seigneurs
« avec leurs valets, — les pêcheurs avec leurs filets, — les mar-
« chands avec leurs balances — et les lanciers avec leurs lances.
« — Le Tigre y monte avec le flux et s'abaisse avec le reflux. »

On manque de renseignements sur la personne de Hariri pendant les trente premières années de sa vie; mais on peut suppléer à ce défaut en consultant l'histoire politique de cette époque; l'histoire politique d'un pays est nécessairement toujours celle des habitants.

Bassora appartenait alors aux Turcs, qui en avaient fait une principauté; malheureusement pour cette ville, le soldat de fortune à qui elle était échue en partage n'y résidait pas et s'y faisait remplacer par un lieutenant obscur, circonstance qui devint pour la contrée une source de calamités.

Hariri fut investi de bonne heure de fonctions publiques. Un biographe arabe, le secrétaire du grand Saladin, Emad El-din, à qui on doit un recueil des lettres de Hariri, nous apprend que le titre officiel de notre poète était Saheb-al-Khabar, ou homme aux nouvelles, ce qui ferait croire qu'il était chargé d'instruire l'autorité centrale de tout ce qui survenait d'important dans sa circonscription. Les auteurs de la notice pensent qu'il conserva cette charge même après que Bassora eut passé au pouvoir du sultan.

Au mois de djoumada premier de l'année 483 (juillet 1090 de notre ère) un différend s'étant élevé entre les indigènes et les Turcs, en l'absence de la garnison, les Arabes nomades du voisinage profitèrent de cette occasion pour pénétrer dans Bassora, la mirent au pillage et détruisirent deux de ses principales bibliothèques. Ils se retirèrent à l'approche des secours envoyés de Bagdad; mais le mal qu'ils avaient fait était irréparable. Vers l'an 491 (1098), un nommé Ismaël, qui n'était que le lieutenant du prince de Bassora, parvint à se rendre indépendant et essaya même d'étendre sa domination jusqu'à Bagdad. Il échoua pitoyablement, et, ayant renoncé à ses folles prétentions, il obtint la paix; mais, pendant quatre ans, la ville de Bassora et son territoire avaient été en proie à tous les maux que la guerre entraîne à sa suite.

Les armées des croisés venaient de franchir le Bosphore et l'Asie-Mineure ; elles se répandaient en Mésopotamie et en Syrie. L'annaliste Ibn-el-Atir s'exprime comme suit, sous la date de 494 (1101) : « Cette année, un chef turc (appelé Sokman) rassembla, dans une ville voisine, nommée Seroudj, une troupe considérable de Turkomans, et se disposa à marcher contre les Franks. Ceux-ci s'étant avancés à sa rencontre, on en vint aux mains. L'armée de Sokman fut mise en déroute, et les Franks, se portant vers Seroudj, en entreprirent le siège. La ville fut prise et les habitants passés au fil de l'épée ; il ne se sauva que les personnes qui s'étaient dérobées au danger par la fuite. »

C'est à cet événement que MM. Reinaud et Derenbourg rattachent la composition des Macames, dont l'idée fut fournie à Hariri par un des habitants de Seroudj, nommé Abou-Zeïd, qui s'était réfugié à Bassora après le sac de sa ville natale. Au rapport du biographe Ibn-Kallikan, un des fils de Hariri faisait plus tard le récit suivant : « Mon père étant un jour assis dans la mosquée des Benou-Haram, il survint un vieillard vêtu de deux habits usés (le caleçon et le vêtement qui couvre les épaules). Son équipage était celui d'un voyageur, et il avait l'extérieur très-misérable ; mais il s'exprimait avec beaucoup de facilité et d'élégance. L'assemblée lui demanda d'où il était ; il répondit qu'il était de Seroudj. Interrogé sur son nom, il dit qu'il s'appelait Abou-Zeïd. A cette occasion, mon père composa la Séance intitulée *Haramya*, qui est maintenant la quarante-huitième du recueil, et la mit sous le nom d'Abou-Zeïd. »

Voici comment Hariri fait parler Abou-Zeïd dans cette Macame : « Seroudj est le berceau des miens. — Je suis une triste victime « — de l'invasion des chrétiens ; — ils m'ont privé de tous mes « biens. — J'étais riche, entouré d'estime... — mais Dieu, par « fois, en un clin-d'œil, — nous jette du trône au cercueil. — Le « fer, le vol et l'incendie — ont dévasté nos bords riants ; — seul, « en proie à la maladie, — je suis à bout d'expédients ; — je suis « sans pain et je mendie, — moi, le patron des mendiants ! — Ma « fille, ma fille que j'aime — plus que mes yeux, plus que mon « cœur, — ma fille cette autre moi-même, — est captive aux « mains du vainqueur ! — Donnez pour cette infortunée — un « épi de votre moisson ; — dans votre ville fortunée, — je m'en « vais glaner sa rançon. »

Un des commentateurs de Hariri cite quelqu'un qui avait entendu de la bouche du poète le récit suivant : « L'homme de Seroudj est un cheikh éloquent et un esprit plein de ressources. Etant venu à Bassora, il entra dans la mosquée des Benou-Haram,

et se mit à adresser la parole à chacun, demandant des secours. Un des magistrats de la ville était présent, et la mosquée renfermait beaucoup de personnes de mérite. L'élégance qu'Abou-Zeïd mettait dans son élocution, la facilité qu'il avait à s'exprimer sur tous les tons, les traits piquants dont il assaisonnait ses discours, frappèrent les assistants d'admiration. Le soir même de ce jour plusieurs personnes distinguées de la ville s'étant réunies chez moi, je témoignai mon étonnement du talent remarquable dont ce mendiant faisait preuve. Là-dessus, les diverses personnes de l'assemblée racontèrent ce qu'elles avaient eu occasion de voir dans les autres mosquées de Bassora. Abou-Zeïd les avait parcourues successivement chaque fois sous un costume différent, et chaque fois employant un artifice nouveau. Frappé de ce fait si singulier, je me mis la nuit même à composer sur ce modèle ma première Macame, qui eut un succès prodigieux. »

Ainsi, c'est pour que Hariri pût écrire ses Macames que Pierre l'Hermite prêcha la seconde croisade, que Godefroi de Bouillon et Baudouin son frère conquièrent la moitié de l'Asie, que des royaumes furent réduits en déserts, que des villes furent changées en tombeaux, que des populations entières furent noyées dans leur sang, que des fleuves furent détournés de leurs cours par des barrières de cadavres ! Il fallait que ces nuées de ravisseurs féroces et stupides s'avancassent jusqu'à Seroudj, qu'ils en taillassent en pièces les habitants, et que l'un de ceux-ci, miraculeusement échappé au carnage, s'en vint demander l'aumône à Bassora, pour que Hariri eût l'idée du livre qui a immortalisé son nom.

Du moins, maintenant que ce fait est acquis à l'histoire, on peut affirmer que les croisades ont servi à quelque chose. C'est la peste de Florence qui donna naissance au Décaméron.

Tant de calamités publiques et privées avaient nui aux études littéraires. Hariri dit dans la préface de ses Macames que le vent de la littérature avait cessé de souffler et que ses flambeaux avaient cessé de brûler. Cependant les lettres étaient encore cultivées par les fonctionnaires civils et ecclésiastiques. Les princes eux-mêmes, disent les savants auteurs de la nouvelle édition des Macames, tenaient à honneur de ne point paraître étrangers au goût général. Un chef arabe, de la tribu d'Assad, et appelé Padaca, s'était créé une espèce de seigneurie sur les bords de l'Euphrate, aux environs de Babylone; c'est lui qui, avec les ruines de cette antique cité, bâtit la ville de Hilla. Padaca, qui aspirait à rappeler les temps héroïques de l'Arabie, attirait auprès de lui les poètes et les gens de talent; homme de guerre, mais en même

temps homme d'esprit, il avait la répartie prompte et la mémoire bien garnie ; il ne savait pas écrire, mais il savait lire, et il s'était formé une bibliothèque composée de plusieurs milliers de volumes dont la plupart étaient remarquables par une belle exécution ¹.

Tandis qu'en Orient les lettres étaient dans un état si florissant, malgré les guerres continuelles qui ravageaient ce beau pays, quel était leur état chez nous, qui sommes les fils aînés des Romains ? Qu'on ouvre l'histoire littéraire des Bénédictins de Saint-Maur, au volume qui traite du onzième siècle. Les écrivains célèbres de cette période sont Aimoin, Glabert et saint Fulbert. Ce dernier, de qui il nous reste un recueil de cent trente-huit lettres, se mêlait aussi de faire des vers, et des vers rimés. Voici un échantillon de son talent :

Qui cupis *immundi* vitare pericula *mundi*
Teque sitis *Dto* (sic) tradere *negotio*.
Cursu non *pigro* claustro succubere *nigro*
Velle relinque *tuum*, fer monachale *jugum*.

Tandis que chez ces Arabes que nous allions saintement massacrer au nom de la foi, les moindres émirs possédaient des bibliothèques considérables, les livres étaient chez nous un luxe presque inconnu. Personne ne sachant écrire, il n'y avait plus de copistes et par conséquent plus de livres. Les Bénédictins de Saint-Maur racontent que les homélies d'Aimon d'Halberstadt furent payées par Grécie, comtesse d'Anjou, deux cents brebis, un muid de froment, un autre de seigle, un troisième de millet et une certaine quantité de peaux de martres. Il fallait vider sa basse-cour et son grenier pour acheter un volume.

Tandis que les princes et les seigneurs arabes s'appliquaient à l'étude, s'entouraient de savants et de poètes, les princes et les seigneurs français, disent les Bénédictins de Saint-Maur, passaient leurs jours dans l'ignorance la plus profonde, dans l'oisiveté la plus honteuse. Ils savaient monter à cheval, courre les daims et les cerfs, battre leurs serfs et leurs vassaux ; mais ils ne savaient pas lire. Vers la même époque, telle était l'irréligion de cette nation qui faisait la guerre aux infidèles d'outre-mer, tel était le mépris où étaient tombées les choses les plus sacrées que nul ne se faisait scrupule de prêter de faux serments ; en sorte que le roi Robert, toujours selon les Bénédictins de Saint-Maur,

¹ Intro.l., page 9.

faisait jurer sur un reliquaire de cristal, où il avait eu la précaution de mettre, au lieu de reliques, un *œuf de griffon*. Malheureusement l'histoire ne nous apprend pas ce que c'était qu'un œuf de griffon.

En l'an 1106 de notre ère, Bassora fut de nouveau prise et pillée par des Arabes nomades. Hariri, dans une lettre que Emad El-din nous a conservée, implore l'intervention de Naad-el-Mulk, le vizir de Mohammed, en faveur de sa malheureuse patrie. Quand l'ordre eut été rétabli par les soins du vizir, Hariri se remit à ses Macames.

« Dès qu'il en avait une de faite, il se rendait sous le portique de la grande mosquée et la lisait à haute voix devant les assistants. Sa réputation s'était répandue, et l'on venait des contrées les plus éloignées pour l'entendre. En même temps il eut l'idée de joindre le précepte à l'exemple ¹, » et il composa deux traités de philologie dont l'un est intitulé *les Délices de la syntaxe* et l'autre *la Perle du plongeur*. M. de Sacy a inséré des fragments de l'un et de l'autre de ces livres dans son *Anthologie grammaticale*.

Hariri paraît avoir été un de ces génies à qui les idées ne viennent que par une mûre réflexion, dans le silence du cabinet ou de la campagne; il n'avait pas de l'esprit tous les jours; la muse lui était quelquefois rebelle et Pégase rétif. C'est ce qui résulte d'une anecdote qui nous a été transmise par le grammairien Soyouti. Un jour qu'il se trouvait à Bagdad, le vizir du kalife voulant le mettre à l'épreuve, lui ordonna de composer quelques lignes sur un sujet qu'il lui indiqua. Hariri se retira dans un coin du divan; mais tous ses efforts pour échauffer sa verve demeurèrent infructueux: il lui fut impossible de rien produire.

De retour à Bassora, il continua ses Macames, dont il porta le nombre à cinquante. Il mourut le 6 du mois de redjeb de l'année 516 (12 septembre 1122). Il était âgé de soixante-huit ans environ.

Le beau travail de MM. Reinaud et Derenbourg finit par une biographie des principaux commentateurs de Hariri et par un catalogue raisonné des différentes éditions des Macames.

II.

O Diogène! prête-moi ta lanterne; je cherche un homme... qui sache l'A B C. Comment saurait-on l'A B C? On ne l'enseigne nulle part, ni dans nos écoles, ni dans nos collèges. Et pourtant

¹ Introd., page 27.

L'A B C est le pivot de toute connaissance; l'étude de l'A B C est le premier pas de la raison dans le champ de l'instruction; c'est de lui que dépend la destinée future des peuples et des empires. Ce premier pas étant un faux pas, tous les autres lui ressemblent nécessairement. L'alphabet étant enseigné et appris par routine, on apprend de même par routine tout le reste. Qu'on enseigne l'alphabet philosophiquement par labiales, dentales, liquides, et aussitôt le monde change de face; ces millions de bipèdes imbéciles dont se composent les nations, se transforment en êtres intelligents, en esprits purs dont le regard ne s'arrête pas à l'épiderme des choses, mais en pénètre la chair et en déguste la moelle. Leur premier pas dans la vie intellectuelle a été raisonné, les autres le seront aussi. L'alphabet! l'alphabet! apprenez l'alphabet!

Rien n'est petit, rien n'est grand. Le plus vaste monde est un atome; le moindre atome est un monde. L'un mérite autant d'attention que l'autre. Qui ne remarque pas le grain de sable qui crie sous ses pieds ne remarquera pas non plus la planète flamboyante qui gravite sur sa tête. Qui ne connaît pas la valeur des lettres, ne connaît pas la valeur des mots; qui n'a pas une idée nette des mots, n'a pas non plus une idée nette des choses, car la plupart des choses nous ne les connaissons que par les mots, ces messagers ailés de la pensée proclamant avec une trompette d'or les saintes aspirations de l'âme et les rêves folâtres de l'imagination.

Ne répète-t-on pas encore tous les jours dans les écoles orientales la vieille faribole des *lettres lunaires* et des *lettres solaires*, mêlant ainsi l'astrologie à la grammaire où elle n'a que voir, au lieu de dire que l'alphabet arabe se divise, comme tous les alphabets, en labiales, dentales, sifflantes, liquides, etc.; que les dentales, les sifflantes et les liquides s'assimilent, tandis que les autres consonnes ne s'assimilent pas? Apprenez l'alphabet!

Hariri savait l'alphabet. Il savait mieux encore; il savait les mots et avec les mots il a construit ce charmant palais fantastique en quarante-cinq salles, qu'il appelle *Séances*, et où il offre à ses hôtes, je veux dire à ses lecteurs, des divans moelleux pour s'étendre, et de délicieux sorbets pour se rafraîchir. C'est l'art de la parole porté à sa plus haute puissance, — mais voilà tout. Si la forme était la seule qualité requise pour prendre place à côté des premiers poètes, Hariri marcherait l'égal d'Homère, de Shakespeare et de Dante; mais la régularité des traits ne suffit pas: il y faut joindre le magnétisme irrésistible de la grâce; une voix claire et argentine ne suffit pas: il faut y joindre l'expres-

sion qui touche et qui va chercher les larmes au fond de nos paupières pour les en faire jaillir; un œil bleu et limpide ne suffit pas : il faut y joindre le regard sympathique, tendre, brûlant, qui bouleverse les sens, qui éveille en vous mille idées vagues, charmantes, d'éternité, d'espérance, de bonheur et d'amour. Les grands poètes n'ont pas d'autre lyre que leur cœur, et les cordes de leur lyre ce sont les fibres de leur cœur qu'un souffle divin anime.

Avec les mœurs des Arabes, il était impossible que leur poème revêtît ce caractère dramatique et pathétique qui distingue la poésie des Hellènes. La gravité compassée de leurs manières, le fatalisme indolent de leur religion, se reflètent dans leurs vers. Leurs vers sont brillants, imagés, incisifs; ils ne sont pas passionnés; ils partent presque toujours de l'esprit et rarement de l'âme. Et voilà pourquoi aucun poète arabe n'a encore conquis dans notre estime une place égale à celle des grands noms que je viens de citer. Ceux-là sont les poètes de l'humanité tout entière; les poètes arabes ne peuvent guère être que les poètes des Arabes. Quand on les change de climat, ils perdent leur éclat et leur saveur. Hariri surtout est de ce nombre. Il n'a rien de commun avec ce que nous connaissons. Hariri, c'est l'écrivain arabe dans toute sa bizarrerie native. Amant passionné de la rime, zélateur fanatique de la paréchèse et du jeu de mots; tendant à chaque coin de phrase un traquenard à la sagacité du lecteur; échafaudant une Babel d'hémistiches sur la pointe d'une équivoque; soufflant au bout de son calam mille bulles irisées qu'emporte le vent; distillant sa pensée dans son cerveau jusqu'à la rendre plus subtile que l'éther! Pour bien goûter Hariri, il faut se faire Sarrazin, il faut passer l'éponge sur ses souvenirs classiques; il faut oublier Homère et Virgile, Démosthènes et Platon; il faut se croire à Bassora, sous quelque arceau mauresque, près d'un bosquet de dattiers, un abaye sur les épaules, un kandjar au côté, un nardjileh à la bouche, un turban sur la tête et une odalisque à ses pieds. Il faut se figurer qu'on entend le poète inspiré déclamer lui-même son mesdja cadencé, au frais rejaillissement des fontaines d'eau vive, au doux balancement des palmiers et des orangers en fleur. Il faut accoutumer son oreille à des harmonies nouvelles, à une prose consonnante dont les phrases d'inégale longueur se nouent et se festonnent, au gré de la navette du poète, en mille ramages variés qui reproduisent aux yeux tous les reflets de l'arc-en-ciel dans les nues.

Hariri a deux interprètes à Paris : M. Reinaud l'explique à la bibliothèque nationale, et M. Caussin de Perceval au Collège de

France. Grâce aux leçons de ces savants professeurs, les Macames, l'ouvrage le plus difficile de la littérature arabe, n'a point de difficulté qui n'ait été tranchée, point d'énigme qui n'ait été résolue, point d'obscurité qui n'ait été éclaircie. La nouvelle édition publiée par MM. Reinaud et Derenbourg, d'un format commode et d'un prix raisonnable, met les Macames à la portée de tous les amateurs que le prix de l'ouvrage effrayait peut-être encore plus que les difficultés du texte.

« Peu d'ouvrages ont eu un plus grand nombre de scholiastes et de commentateurs, dit M. Sylvestre de Sacy. Il en est peu, en effet, qu'on puisse moins lire sans le secours d'un commentaire, ce qui vient soit des expressions peu usitées ou figurées, ou énigmatiques, que cet écrivain affecte d'employer, soit de la multitude d'allusions et de proverbes dont il enrichit ses compositions. Le mérite de ces compositions est bien moins dans les sujets qui y sont traités que dans les formes dont l'auteur a su les revêtir. Il y a des séances qui consistent tout entières en énigmes, en logogriphes, en expressions à double entente, sorte de jeux d'esprit que le plus grand talent ne saurait faire passer dans une autre langue. »

Les séances tirent leur titre du lieu où se passe l'action. La première s'appelle séance de Sanaa, nom d'une ville de l'Yémen. Nous essayons de la traduire en prose rimée :

MAKAME DE SANAA.

« — Banni de mon pays par le besoin, — je m'en allai bien loin, bien loin, — sur la bosse voyageuse du dromadaire, — qui court, vif et léger comme une bayadère. — Avec un grand désir et un bagage très-petit, — pauvre d'argent et riche d'appétit, — je gagnai Sanaa dont les foires sont tant courues, — et je me mis à parcourir ses rues ; — rôdant par-ci, par-là, comme un oiseau flottant — qui volète autour d'un étang. — Je cherchais un mortel plein d'indulgence, — à qui je pusse conter mon indigence, — un être ami dont l'éloquence — élançât ma soif et satisfît ma faim. — Après maint long détour, je débouchai enfin — sur une place toute pleine — de Sanaïens se lamentant, — pleurant, criant et sanglotant, — et j'allais demander la cause de leur peine, — lorsque je remarquai, au milieu de ce troupeau, — un homme n'ayant plus que la peau — sur les os ; dans sa main était une tige lourde — et à sa ceinture une gourde. — Il semait sur ces vivantes moissons — les diamants et les topazes, — de ses pensers et de ses phrases ; — et flagellait les cœurs du fouet de

ses leçons. — Et par groupes — ou par troupes — les auditeurs l'entouraient comme une frange — et l'enveloppaient commé l'écorce enveloppe l'orange. — Je me poussai vers lui à travers ces flots humains — pour ouïr sa voix plus douce que le chant des merles, — et ramasser quelques-unes des perles — qu'il répandait à pleines mains.

« Malheureux, disait-il, qui vivez d'injustice, — rétifs à la « censure, impétueux au vice, — ruant contre la vérité — et « courant vers l'abîme du crime et de l'iniquité ! — Quand re- « noncerez-vous à la coutume impie — de cueillir la ciguë au « lieu des doux raisins, — de vous cacher aux yeux de vos voi- « sins, — quand vous savez que Dieu vous voit et vous épie ? — « Pensez-vous le gagner comme un juge vénal ? — Pensez-vous « qu'à vous atteindre il n'ose se résoudre, — ou que votre rang « soit trop haut pour sa foudre, — ou que vos amis viendront « devant son tribunal — jurer que votre voie est bonne ? — Ne « comptez pas sur eux, ne comptez sur personne ; — comptez « sur Dieu seul qui ne frappe jamais à demi. — Insensés qui de- « vriez laver avec l'éponge — la lèpre du péché qui vous ronge, « — et dompter votre cœur, votre pire ennemi ! — La mort « n'est-elle pas votre hôte ? — êtes-vous préparés à la bien rece- « voir ? — Si vous manquez à ce devoir, — ne sera-ce pas votre « faute ? — Divers événements ont dû vous éveiller ! — Mais vous « feignez de sommeiller. — Mes reproches amers troublent par- « fois vos veilles ; — mais vous vous bouches les oreilles ; — des « prodiges sans nombre épouvantent les cieus ; — mais vous « hochez la tête et vous fermez les yeux ! — Vous entassez des tré- « sors périssables, — au lieu d'accumuler des bourses de bien- « faits ; — vous édifiez des palais, — au lieu d'édifier vos frères, « vos semblables. — Aux livres saints, — pleins d'aliments sains, « — les mets de vos banquets vous semblent préférables. — « Dans vos ambitieux desseins, — vous dédaignez le chaume et « courtisez les trônes ; — vous faites des présents, plutôt que des « aumônes. — Vides de probité, nus de compassion, — sur l'hu- « maine perversion, — vous éclatez en sévères reproches ; — vous « déclamez contre l'oppression, — et vous tyrannisez vos valets « et vos proches. — La vérité vous touche peu ; vous aimez « mieux l'erreur immonde ; — vous craignez les regards du « monde ; — quand vous ne devriez craindre que ceux de Dieu ! »

Les foudres de sa voix cessèrent de rouler — et les pleurs de la foule cessèrent de couler. — Il plaça sa gourde et son gourdin sous son aisselle — et allait se dérober à ses admirateurs : —

voyant cela, ses nombreux auditeurs — mirent la main à l'escarcelle — et le comblèrent, heureux et charmés, — de dons, d'écus et de médailles. — Il les reçut les yeux à demi fermés, — remercia ses pieuses ouailles, — et prit congé de ceux qui l'escortaient, — afin de leur cacher le lieu de sa retraite. — O le dévot anachorète! — s'écriaient ceux qui le quittaient. — Je soupçonnais sa vertu mensongère, — et sans être oui, ni aperçu, — glissant comme une ombre légère, je le suivis à son insu. — Après de longs détours, il s'arrête enfin, il frappe, — on ouvre ; il disparaît comme dans une trappe. — Qui pouvait loger là? Des filous? des fripiers? — Je lui laissai le temps de changer de babouches — et de se laver les pieds. — Puis, j'entrai. Pour tout dire, il me faudrait deux bouches !

Ce très-saint homme, je le vis — avec un charmant vis-à-vis, — du vin choisi, du pain d'une blancheur extrême, — un bon chevreau rôti, des dattes, de la crème... — « Grand donneur de « sages avis, — toi qui parles si bien, c'est ainsi que tu vis! » — Alors, il se glonfla comme un soufflet de forge, — et je crus qu'il allait me sauter à la gorge. — Enfin son cuir se détendit, — il reprit haleine et me dit :

Je vis de ce que Dieu m'envoie.
Mes beaux sermons sont mes appeaux.
Mes airs contrits sont mes pipeaux.
Ma haire est le filet où je saisis ma proie.
Je gagne noblement mon pain.
Je vis du produit de ma chasse.
Le gibier pleut dans ma besace,
Et le poisson sous mon grappin.
Hélas ! assez souvent, Fortune, tu nous triches !
S'il te restait une ombre de bon sens,
Les sots ne seraient pas puissants ;
Les fripons ne seraient pas riches.

Puis il ajouta : « Viens t'asseoir à mon côté, — partage mon « repas ainsi que ma gaité. » — Je me tournai vers son convive, — et demandai la patrie et le nom — de ce joyeux compagnon. « — C'est Abou-Zeid, de Seroudj. » « Qu'il vive — aussi longtemps « que Bassora ! — on sera gai tant qu'il vivra. »

La troisième Macame, intitulée Macame de Keïla ou du Dinar, est une des plus piquantes. En voici une imitation :

MACAME DU DINAR.

« Je me trouvais un jour dans un cercle d'amis, — où les sages seuls sont admis, — où la plaisanterie, en déployant ses ailes, —

fait voler de toutes parts des torrents d'étincelles ;—où la discorde ne secoue jamais son brandon, — et où règne toujours le plus doux abandon. — Et nous nous amusions à tirer par la manche — la belle muse de qui l'éloquence dépend, — lorsqu'un cheik boiteux, en haillons, à barbe blanche,— s'avança vers nous, clopin, clopant. — « O fleur de vos tribus ! dit-il, puissiez-vous « boire — chaque matin dans la coupe d'ivoire — le baume de « la paix, le nectar du bonheur ! — Naguère encore j'étais un « grand seigneur, — je répandais au loin mes dons comme la « rosée ; — mon cœur était serein, ma joue était rosée ; — j'a- « vais des palais, — des hameaux, — des valets, — des cha- « meaux, — des chevaux, — sans rivaux ; — mes salles vastes « et hautes — retentissaient du pas des hôtes ; — les poètes et « les savants — se prélassaient sur mes divans ; — mes jours « étaient tissus de jeux, de chants de joie ; — mes habits étaient « filés de fin lin et de soie ; — mais le sort cruel a changé en un « clin-d'œil — mon manteau de fête en sac de deuil ; — il a des- « séché mes sources — et tari mes ressources ; — il a fait ces- « ser mes joyeux chants ; — il a livré aux mains des méchants — « mes palais, mes troupeaux, mes champs ! — Il a dégarni mes « tables — et dépeuplé mes étables ; — si bien que mes envieux « ont eu pitié de mes malheurs, — et que mes ennemis en ont « versé des pleurs ! — Et maintenant, sans feu, — ni lieu, — j'ai « le ciel pour toiture, — le vent pour couverture, — mes jambes « pour monture, — la faim pour nourriture... — et j'erre à « l'aventure, — à la grâce de Dieu ! »

Cette plainte touchante et douce — m'inonda tout ensemble de tristesse et de plaisir ; — elle m'inspira même le désir — de le voir venir à la rescousse ; — et, tenant un dinar entre l'index et le pouce : — « Célèbre ce métal, ce roi de l'univers, — et ce dinar ira dans ta gargousse. » — Il nous regarde, il nous salue, il tousse, — et aussitôt il nous décoche ces vers :

Béni sois-tu, despote au radieux visage,
Dinar ! pour moi ta vue est un heureux présage !
Les fruits et les moissons dansent sur ton passage.
Ton doux sourire enivre et le sot et le sage ;
Chacun te veut avoir, chacun te rend hommage,
Et semble reconnaître en toi sa propre image.
Celui qui te possède est le roi de cet âge.
Vertu, beauté, bonheur, deviennent son partage.
Du succès ta présence est l'infailible gage.
Quelle belle ne cède à ton divin langage ?
Des tigres irrités tu peux calmer la rage.

Ton souffle, de nos fronts, peut détourner l'orage,
Et si je ne craignais d'exhaler un outrage,
Je dirais : Gloire à toi, le monde est ton ouvrage.

Après ces vers il étendit — la main et dit : — « L'homme
« d'honneur acquitte sa promesse; j'ai acquitté la mienne, — à
« toi, maintenant, de remplir la tienne.—Tu la rempliras, c'est
« ton devoir, — le nuage qui tonne est tenu de pleuvoir. » — Je
m'assis sur ma couche — et lui jetai le dinar; il le mit dans sa
bouche. — « Que Dieu le bénisse! » dit-il. — Et du départ il dé-
nouait le fil. — Mais j'avais pris goût à ses rimes. — Je tirai de
ma bourse un autre dinar — et lui dis : « Avec ce prince du ba-
« zar, — il faut qu'encore une fois tu t'escrimes. — Avec la muse
« j'aime à te voir jouer : — allons, blâme l'argent que tu viens
« de louer. »

Trois mille fois maudit le traître à double face,
Le métal corrompé, insolent et rapace,
Jaune comme l'avare et froid comme la glace !
Il n'est rien qu'il ne fasse et rien qu'il ne défasse.
O démon tout puissant sur notre pauvre race !
Du tyran, du voleur, tu couronnes l'audace ;
Pour toi les sots mortels s'exterminent en masse ;
Et par toi l'amitié n'est plus qu'une grimace.
Tu n'es d'aucun usage au richard qui t'entasse ;
Pour que tu sois utile, il faut que l'on te chasse.
Va ! quiconque te prise a l'âme ignoble et basse !
Le sage te dédaigne ; il te regarde et passe.

« — Vraiment ta faconde — est féconde ! — Nous t'admirons
« tous, moi et mes amis ; — tes vers coulent comme une onde —
« dont on a lâché la bonde. — Tiens, voici le dinar que je l'ai
« promis. — Rends grâce au Tout-Puissant et à son apôtre ! »

Il le mit dans sa bouche à côté de l'autre — et se retira en
m'appelant son *Sid*. — Je soupçonnai que c'était Abou-Zeid —
qui feignait de boiter par astuce ou par frasque.—Je lui fis signe
et lui dis : « Esprit fantasque, — ton éloquence te démasque ; —
« nous te connaissons. Marche droit ! — Mais quel est ton sort ?
« est-il chaud ? est-il froid ? — As-tu su prendre l'occasion par sa
« tresse ? — Ton ciel est-il d'ébène ou de saphir ? » — Il répon-
dit : « Je flotte entre l'aisance et la détresse, — entre l'ouragan
« et le zéphir... »—« Mais pourquoi boites-tu, bizarre créature ?—
« Un honime tel que toi doit haïr l'imposture. »—Il me guigna
tout mécontent, — et s'éloigna en marmottant :

Ne vous étonnez pas, bonnes gens, si je boite.
Il faut, pour réussir, avoir la main adroite,
Plutôt que l'Âme honnête et la démarche droite.
L'honneur est le dada d'une cervelle étroite.
Un vice qu'on cultive enrichit qui l'exploite.
Je boite pour happer l'argent que je convoite.
Voyez comme il sourit, voyez comme il miroite !
Ne vous étonnez pas, bonnes gens, si je boite. »

Après cet essai de traductions en prose rimée et en vers, en voici un en vile prose non rimée. Nous ne savons lequel de ces deux moyens de traduction est le plus perfide : le lecteur en jugera. Nous avons choisi, pour cette seconde épreuve, la première moitié de la huitième *Macame*, intitulée *la Makame de Sindjar*. Nous avons rendu ce morceau aussi littéralement que possible ; nous avons tâché à reproduire le texte arabe dans toute sa crudité, sans nous inquiéter des contorsions que le lecteur pourra faire en mordant à cette grappe de verjus.

MACAME DE SINDJAR.

« Je revenais une fois (du pays) de Châm (Damas) et je me rendais à la cité de Paix (Bagdad) avec des cavaliers (à chameaux), de la tribu de Nomir, gens abondamment pourvus de richesses et de vivres, et avec nous (voyageait) Abou-Zeïd, de Séroudj, qui arrête les (plus) pressés et qui charme les (plus) affligés ; (Abou-Zeïd), la merveille de notre âge (celui), qu'on montre au doigt pour sa faconde. Or, pendant notre halte à Sindjar, il advint qu'un négociant donna un banquet, auquel il invita les amateurs de la ville et de la campagne, et son invitation s'étendit à (notre) caravane, et il comprit (dans son appel) ceux qu'il est obligatoire et ceux qu'il est superflu de prier. Et quand nous eûmes dit oui à son messager et que nous fûmes entrés dans sa demeure, il nous offrit (toutes sortes) de mets à une main et à deux mains ¹, tout ce qui flatte le palais et charme les yeux. Puis il plaça devant nous un vase d'argent qui semblait formé d'air cristallisé, ou de rayons condensés, ou de lumière jetée au moule, ou de perles blanches (fraîchement écaillées). Et (ce vase) renfermait des trésors de délices imprégnés de parfums péné-

¹ Les mets à une main sont les fruits, les sorbets, etc. ; les autres sont les viandes et tous les plats qui exigent l'emploi des deux mains.

trants et nageant dans de l'eau (de roses) de Tesnim ¹. Enfin , on enleva le couvercle (de ce vase). Nous jouîmes de son aspect charmant et de son souffle embaumé , et notre appétit s'alluma à la vue (de son contenu) , et notre palais brûlait d'en goûter ; et (le moment) approchait de (monter à) l'assaut de son cœur ² et et de crier en le saccageant : Sang pour sang ³ ! Mais Abou-Zeid se leva comme un insensé et s'éloigna (du vase) autant que le lézard s'éloigne du poisson. (Alors), nous le priâmes de revenir et de n'être pas pour nous (ce que fut) Kodar pour (la tribu de) Thamud ⁴. Mais il répondit : Par celui qui ressuscite les morts de la pierre du sépulcre, je ne reviendrai pas que ce vase n'ait été emporté. — Ne trouvant pas (d'autre) subterfuge pour le calmer et délier (notre ami) de son serment, nous écartâmes (le vase). Mais nos désirs s'en allèrent après lui, et nos larmes coulèrent (à son départ). Dès qu'(Abou-Zeid) se fut rassis sur son divan , exempt (de toute crainte) de péché , nous lui demandâmes pourquoi il s'était levé et pourquoi il avait voulu qu'on emportât le vase. Et il dit : (Vous savez) que le verre est perfide ⁵ , et j'ai fait vœu à Dieu, quelques années (en arrière), de ne jamais me trouver ensemble avec un traître. Nous lui dîmes : Quel est le motif de ce vœu, qui enchaîne ta foi et ta liberté ? Il dit : J'avais un voisin au langage insinuant , mais au cœur de scorpion. Ses discours étaient des gâteaux de miel rafraichissants , et ses pensées des infusions de venin ; mais la proximité (de nos demeures) fit que je recherchai sa compagnie, que je me laissai induire par son sourire à me lier avec lui , et que je me rapprochai de ce fumier semé de fleurs ! L'imposture de ses dehors m'entraîna à flairer (sa personne), et je m'accoutai avec lui comme avec un (bon) ami ; mais il m'est démontré que c'était un vautour carnassier, et le prenant pour un bon camarade, je devins son camarade ; mais il est manifeste que c'était un dragon vénéneux, et je lui offris le sel (de l'hospitalité) sans me douter qu'en frottant son coin (à la pierre de touche), je trouverais qu'il était (de ces monnaies) dont on aime à se défaire ; et je m'attachai à lui sans savoir

¹ Fontaine du paradis.

² *Siraboun* signifie *troupeau* et *cœur*. Nous préférons cette dernière acception.

³ Mot à mot. *la peine du talion*,

⁴ Tribu que Dieu détruisit à cause de l'incrédulité d'un de ses membres nommé Kodar.

⁵ Parce qu'étant transparent, il ne cache rien. Le même mot signifie en arabe *perfide* et *diaphane*.

qu'en examinant ses dents, je trouverais qu'il était (de ces chevaux) qu'on est heureux de revendre. Or, je possédais une jeune fille qui n'avait pas son égale en perfection (de beauté) ; quand elle ôtait son voile, elle faisait honte aux deux luminaires (du ciel), et elle changeait les cœurs en bûchers de désirs ; quand elle souriait (la blancheur de ses dents) éclipsait les perles, et, mises auprès des siennes, les autres eussent été données gratis ; quand elle regardait, elle excitait à la mélancolie et réalisait les enchantements de Babylone ; quand elle causait, elle fascinait les sens des (plus) sages, et faisait sortir les faons les plus farouches de leur refuge ; quand elle lisait le Koran, elle déridait les (plus) moroses, elle ranimait les gens enterrés vifs, et on aurait cru qu'elle pinçait la harpe de David ; quand elle chantait, Maabac ¹ devenait son esclave, (et) l'on disait d'Isaac ² : « Sors d'ici » ; quand elle jouait des pipeaux, Zonam ³ semblait auprès d'elle un bâtard (dans son art), lui qui passait, à bon droit, pour le prince (des musiciens) de son temps ; quand elle dansait, elle dérangeait les turbans sur les têtes ⁴, elle faisait oublier la danse des bulles d'air dans les coupes, et je dédaignais pour elle les chameaux rouges ⁵, et de sa société (comme d'un collier précieux), j'ornais le cou du plaisir, et je dérobais sa vue au soleil et à la lune, et j'écartais sa mention du chemin de mes conversations du soir, et j'étais blanc de crainte que le vent de la nuit ne déflorât ses parfums, ou que Satiéh ⁶ ne la dépistât, ou qu'un éclair rutilant ne la trahît (à tous les yeux). Mais il arriva, par la faute de ma mauvaise fortune, et par la malignité de ma mauvaise étoile, que la toute-puissance du vin me fit faire la description de cette belle à mon voisin le sycophante ; la connaissance me revint quand déjà ma flèche était décochée, et j'éprouvai du regret et de l'amertume (d'avoir) épanché (mon cœur) dans ce crible, quoique je lui eusse fait promettre de cacher (soigneusement) ce que je lui avais dit, et de garder mon secret même après quelque injure (de ma part) ⁷, et qu'il m'eût protesté qu'il enterrait les secrets (dans son esprit) comme l'avare enterre ses dinars (dans sa cave) et que jamais il ne tirerait le rideau (du mystère), dût-il s'exposer (par là) à entrer dans le feu. Or, il advint, un jour ou deux après, que l'émir qui gouver-

^{1 2 3} Musiciens célèbres de la cour d'Aaron et Rachid.

⁴ Les Arabes mettent leurs turbans de travers pour témoigner leur enthousiasme.

⁵ Je dédaignais les choses les plus estimées. Les chameaux rouges passent pour les meilleurs.

⁶ Célèbre devin.

⁷ Même si je le mettais en colère.

nait cette ville résolu (de se rendre) à la cour de son maître pour renouveler le déploiement de ses troupes, et en obtenir une pluie de cadeaux ; et désirant emporter un présent qui flattât le goût (du prince) , et qu'il pût lui offrir pendant l'audience, il fit promettre de larges récompenses aux émissaires et à ceux qui le mettraient en possession de ce qu'il souhaitait. Alors, mon lâche voisin s'abassa jusqu'à (convoiter) cette récompense, et ne rougit pas d'endosser l'opprobre (de cette somme). Il alla chez le gouverneur, tendant l'oreille, et lui révéla ce que je lui avais confié, et je vécus sans alarmes (jusqu'au moment où) ses satellites fondirent sur moi, me pressant de leur livrer cette perle (de beauté) et d'en fixer le prix ; et alors (une mer) de désolation m'accabla pareille à celle qui engloutit Pharaon et son armée. Je ne cessais de le repousser loin d'elle , mais mes efforts étaient vains ; je ne cessais d'intercéder auprès de lui , mais mon intercession était infructueuse ; car, lorsqu'il voyait que je barrais (le chemin à) ses désirs, il m'accusait, il s'irritait, il grinçait des dents. Cependant, il ne put me décider à détacher mon cœur de ma pleine lune, jusqu'à ce qu'enfin il passa (de la prière) à la menace et à la violence, et que la crainte de perdre la vie m'induisit à lui livrer la (prunelle) noire de mes yeux, en échange de la () jaune de ses écus ; mais le délateur ne gagna (à ce marché) que crime et infamie. Depuis ce temps, j'ai juré à Dieu de ne jamais me trouver en société avec rien de perfide ; et, comme le verre a ce vice (au plus haut degré), et que le proverbe le tance pour son indiscretion, j'ai déchaîné contre lui un torrent d'imprécations. — (Maintenant, vous savez) pourquoi ma droite ne s'étend pas vers lui, etc., etc., etc.

Les narrations en prose rimée entremêlée de vers, sont peut-être de très-mauvais goût, nous voulons bien le croire ; mais, ainsi que le fait observer Frédéric Rückert, dans la Préface de sa paraphrase de Macames, c'est un genre de mauvais goût qui fera peu de prosélytes ; une telle manière d'écrire demande trop de temps et trop de soin pour qu'elle trouve beaucoup d'imitateurs ; les brasseurs littéraires préféreront toujours la prose sans rime... ni raison, et pour faire danser les écus de notre bon public, il n'est rien de tel que le *crinclin* du roman-feuilleton.

Les quarante-sept séances ont toutes à peu près ce ton et cette allure. C'est toujours le même personnage, Abou-Zeïd, qui y joue le rôle principal. Aussi, Rückert a-t-il intitulé sa traduction des Macames les *Transformations d'Abou-Zeïd*. Tantôt mendiant, tantôt prédicateur, tantôt marchand, guide, maître d'école, improvisateur, chamelier, toujours Abou-Zeïd occupe la scène sous

une qualité et sous un nom supposé ; car, au fond, Abou-Zeid n'est autre chose qu'un imposteur de génie, qui se moque de tout le monde, et même de ce que les Arabes respectent le plus : le Prophète Mahomet et son Koran. Cependant, à la fin du roman, Abou-Zeid se convertit ; il fait son testament comme Don Quichotte, et demande pardon à Dieu et aux hommes de toutes ses fautes. On conçoit très-bien que les Macames ne soient pas en odeur de sainteté auprès des rigides observateurs de la loi ; les choses les plus sacrées y sont traitées avec une désinvolture voltairienne qui devait indigner et scandaliser les puritains de l'islâm. Rückert les trouve empreintes d'un bout à l'autre de cet esprit badin que les Anglais appellent *humour* ; mais il se demande si cette tendance existe réellement dans l'original arabe, ou si ce n'est pas sa traduction à lui, en prose allemande rimée, qui a prêté ce caractère au livre de Hariri. Autant que nous en pouvons juger, nous croyons que la tendance dont parle Rückert est bien dans la nature du talent de Hariri, et il nous semble qu'elle perce à chaque page du texte pour quiconque sait l'y sentir. Hariri est un mystificateur de première force ; son sérieux n'est jamais sincère, mais est toujours assaisonné de cette pointe d'ironie qui constitue l'*humour* des Anglais. Même quand son héros fait amende honorable, on se dit : Il joue la comédie ; c'est le loup qui se fait ermite ; c'est un nouveau travestissement, un nouveau masque, une nouvelle fourberie.

Le commentaire, choisi avec tant de discernement et de goût par M. Sylvestre de Sacy a été l'objet d'une critique de la part d'un lettré arabe de Beyrouth, encore vivant, et qui s'appelle Nasif-al-Yazigi. M. Mehren a traduit en allemand le travail de l'aristarque syrien ; mais les observations qu'il présente ne portent guère que sur des vétilles. Cependant, il s'en trouve dans le nombre quelques-unes de fondées, et les nouveaux éditeurs des Macames en ont profité.

Il serait à souhaiter, dans l'intérêt des études orientales, que M. Hachette, encouragé par le succès de cette magnifique édition de Hariri, la considérât en quelque sorte comme le premier anneau d'une série d'auteurs arabes qui paraîtraient successivement dans le même format et aux mêmes conditions de soustraction.

Ce qu'on a fait pour les classiques grecs, latins, anglais, peut être tenté pour les classiques arabes, aujourd'hui que leur langue compte en France un assez grand nombre d'amateurs pour assurer le succès d'une pareille publication. Mais à cette occasion, nous soumettrons à M. Hachette une réflexion que nous a

suggérée sa belle édition de Hariri : c'est qu'il serait désirable et utile que chaque texte fût accompagnée d'une traduction latine, ainsi que cela se pratique en Allemagne, où une traduction en cette langue est considérée comme le complément indispensable de toute bonne édition d'un auteur oriental.

La nouvelle édition de Hariri, éclatant hommage rendu au mérite de ce grand philologue, ne peut manquer d'exercer une salutaire influence sur l'étude de la langue arabe ; nous voudrions que cette influence pût s'étendre à notre langue maternelle qui, faute d'une bonne culture, s'étiole et dépérit de jour en jour comme une plante d'où la sève commence à se retirer. Livrée à des Judas littéraires qui ne l'embrassent que pour la trahir, à des brocanteurs de prose qui ne l'épousent que pour la prostituer, la langue française se meurt, ses yeux n'ont plus de regards, ses lèvres n'ont plus de sourire.

Des voix qui font autorité ont signalé le mal ; le gouvernement impérial s'en est ému : pour y remédier, il a institué des chaires d'ancien français et de grammaire comparée. En effet, la science philologique est la source vive où les langues épuisées se retrempent et se raniment. Les vocables s'usent et se cassent en vieillissant ; mais on peut, en leur faisant respirer encore l'air natal, en les ramenant à leur sens primitif, leur rendre l'éclat et la vigueur de la jeunesse. L'histoire des mots est l'histoire des idées. Les bons écrivains ont toujours été de bons étymologistes : les nuances délicates, les images si fraîches, les tournures heureuses qu'on admire dans Racine et dans André Chénier, ces poètes les doivent à leur connaissance approfondie des ressources du langage et de l'exacte valeur des expressions. L'auteur arabe dont nous venons d'esquisser la biographie n'aurait jamais été un grand poète s'il n'eût été un grand linguiste. Les *Macames* sont le chef-d'œuvre de la philologie.

LOUIS DELATRE.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIERES.

Tome VI. — Deuxième semestre 1857.

-
- HARIRI, sa vie et ses écrits (*Louis Delatre*), page 1.
- ETUDE COMPARATIVE sur la langue berbère (*A. Judas*), 25, 224.
- AVENTURES ET IMPROVISATIONS de Kourogrou, héros populaire de la Perse, etc. (*A. Chodzko et Ad. Breuller*), 41, 215.
- UN MUSÉE PERSE AU LOUVRE (*Ch. Cournauld*), 62.
- LE RAGHOU-VANSA. poème historique de Kalidasa, publié pour la première fois en français (*Ph. Soupé*). 65.
- ALGÉRIE. Etude sur le médracen et sur le tombeau de la Chrétienne (*L. Leclerc*), 87.
- NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES de l'orientaliste suédois Mathias Norberg (*L. Grust*). 98.
- HIR ET RANJHAN, légende du Penjab, traduite de l'hindoustani par M. *Garcin de Tassy*, 115.
- LE MARIAGE DE KOUTROULI, comédie, par M. Rizo Rangavi (*Louis Delatre*), 149.
- LANGUES DES KABYLES (Essai de grammaire de la) et mémoire relatif à quelques inscriptions en caractères touaregs, par M. le capitaine Hanoteau (*Reinaud*), 162.
- COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE. Comptoir de la Côte-d'Or, géographie, commerce, mœurs (*Peuchgarte aîné*), 177.
- BIBLIOGRAPHIE OTTOMANE, ou notice des ouvrages publiés par les imprimeries turques de Constantinople, etc. (*T.-X. Bianchi*), 204.
- ORIENT ET OCCIDENT (*Henry Guys*), 241.
- RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES sur l'Afrique, d'après des documents portugais et brésiliens (*E. de Monglave*), 265.
- APERÇU GÉNÉRAL des langues sémitiques, etc. 3^e article (*Léon de Rosny*), 283.
- HISTOIRE DU FENEK OU FINK, d'après les auteurs arabes (*Clément Mullet*), 289.
- ALGÉRIE. Les Producteurs (*Clément Duvernois*), 296.
- BIBLIOGRAPHIE. — Précis de jurisprudence musulmane, suivant le rite malekite, par Sidi Khalil, 110.
- Le Japon contemporain, par Ed. Fraissinet (*Léon de Rosny*), 111.
- Vocabulaire hébreu comparé, etc., par M. l'abbé Bargès, par Alph. Castaing, 302.
- Introduction à l'étude de la langue japonaise, et Dictionnaire japonais-français-anglais, par L. Léon de Rosny (*J.-B.*), 506.

- Hadiquat ul-Akhbar (le Jardin des nouvelles) (X.-B.), 507.
— Grammaire française de Lhomond, trad. en arabe, par Soliman-al-Harairi,
par Léon de Rosny, 307.

MÉLANGES ET NOUVELLES.

Juillet et août, 108. — Septembre, 176.

SOCIÉTÉ ORIENTALE DE FRANCE. — Liste des membres de la Société
orientale en 1857, 309.

TABLE DES AUTEURS.

BIANCHI (T.-X.), 204.	HANOTEAU, 162.
BREULIER (Ad.), 41, 215.	JUDAS (A.), 25, 224.
CHODZKO (A.), 41, 215.	MONGLAVE (E. de), 263.
COURNAULT (Ch.), 62.	MULLET (Clém.), 289.
DELATRE (Louis), 1, 149.	LECLERC (L.), 87.
DUVERNOIS (Clém.), 296.	PEUCHGARIC (aîné), 177.
GARCIN DE TASSY, 115.	REINAUD, 162.
GRUET (L.), 98.	ROSNY (Léon de), 141, 183.
GUYE (H.), 241.	SOUPÉ (Ph.), 65.

FIN DE LA TABLE.